

Chiara Carminati

*À mon amie Franca
qui s'y connaît en pingouins*

UN PINGOUIN À TRIESTE

Traduit de l'italien par Bernard Friot

LA JOIE DE LIRE
depuis 1987 ENCOURAGE

Si j'avais été une fille, je n'aurais jamais embarqué.

Il n'y a pas de femmes parmi l'équipage d'un bateau. De manière générale, la gent féminine est peu représentée, à part quelques femmes de chambre. On dit que les femmes portent malheur, mais je ne sais pas si c'est l'explication.

Mon grand-père nous emmenait à la pêche avec sa barque, quand il habitait Lussino, et il disait que ma cousine Anita se débrouillait en mer bien mieux que moi. Il avait raison. À bord, elle semblait toujours à son aise, alors que j'étais souvent en difficulté, entre autres parce que je souffrais du mal de mer. Une fois, j'ai failli faire chavirer la barque, et si ma cousine ne m'avait pas pris des mains la drisse pour larguer la voile, on se serait tous retrouvés à l'eau, y compris les brèmes de mer que nous avions pêchées.

Et puis, tout bien réfléchi, c'est aussi grâce à une femme si le bateau n'a pas sauté sur une mine quand nous avons quitté Lussino.

Je ne sais pas si les femmes à bord portent malheur aux autres; à moi, je dirais plutôt non.

Quand on a le mal de mer, difficile de le cacher. Dans l'eau, je ne crains personne s'il s'agit de nager, mais dès que je mets le pied sur un bateau, j'ai l'impression d'avoir une anguille vivante dans l'estomac. Je ne l'ai jamais dit à personne. Et quand j'ai passé la visite médicale pour le certificat de navigation, je n'ai pas hésité une seconde à mentir. J'avais besoin d'embarquer, j'avais besoin de partir.

«Phobies? Allergies? Naupathie?» m'a demandé le préposé à la visite médicale. J'ai secoué la tête. Ça lui a paru étrange que je sache la signification de «naupathie», mais oui, je connaissais ce mot. Je l'avais lu dans le journal, dans une publicité contre le mal de mer. Et je l'avais endossé comme une chemise faite sur mesure, donnant ainsi un nom à l'anguille qui remuait dans mon estomac.

«Non, monsieur. Aucun mal de mer, ai-je répondu le plus tranquillement du monde.

— Bien. Quel âge as-tu?

— Quinze ans.»

Il a contrôlé mes papiers d'identité.

«Nicolò D'Este, a-t-il lu. Tu es de Trieste?

— Je viens de Lussino, monsieur. Mais j'habite Trieste à présent.»

Il s'est appuyé contre le dos de sa chaise.

«Lussino! a-t-il souri, l'air satisfait. Très bien. Un pays de marins.»

Mon grand-père était pêcheur, mon père travaillait sur un navire à vapeur et ma cousine Anita se sentait chez elle sur

n'importe quel engin flottant. Quant à moi, j'aurais mieux fait de garder les pieds sur terre plutôt que de les poser sur une barque. Alors, un bateau...

Pourtant, c'est ce qui est arrivé : nous étions début mars 1953 et peu de temps après j'embarquais pour la Lloyd Triestino sur le paquebot *Europa*, onze mille tonneaux, vitesse maximale vingt nœuds, destination Afrique du Sud.

1950 ● août

Août 1950

La fuite

Quand je me suis embarqué sur l'*Europa*, cela faisait trois ans que j'avais quitté Lussino : une éternité.

En y repensant, il me semblait que la vie que j'avais vécue sur l'île appartenait à quelqu'un d'autre, à un enfant à la vie insouciant et libre, faite de baignades en mer et de longues courses, de défis avec les copains et d'aiguilles de pin glissées dans les cheveux par la *bora*¹. Malgré la guerre, malgré les bombardements.

En 1945, alors que la guerre était terminée pour le reste de l'Italie, une autre avait commencé pour nous, cette fois sans attaques aériennes, sans chars d'assaut : à peine les Allemands partis, les résistants yougoslaves avaient débarqué à Lussino, et la vie avait commencé à être très difficile pour les Italiens. Maisons, commerces et chantiers navals étaient confisqués ou réquisitionnés. Les gens étaient arrêtés sans réel motif, disparaissaient parfois dans le néant. Il en fallait peu pour être déclaré «ennemi du peuple».

Beaucoup quittèrent l'île. Mon grand-père refusa de partir.

1. La *bora* est un vent qui souffle sur l'Adriatique.

«Je ne veux pas qu'ils profitent de notre absence pour prendre la maison, la barque et tout le reste, disait-il. Nous sommes encore en Italie, jusqu'à preuve du contraire. Et nous sommes encore Italiens.»

Mais deux années plus tard, Lussino faisait partie officiellement de la Yougoslavie. Les grands-parents tinrent bon un moment, dans l'espoir que la situation s'améliorerait, mais sur l'île, la misère ne faisait qu'empirer et le régime yougoslave n'avait pas la main tendre avec les Italiens. À l'école, on commençait à parler croate. Je n'allais plus à l'école.

C'est alors que mon grand-père décida que je devais partir, seul et en cachette.

«Nous, nous sommes vieux, et cette terre est la nôtre, me dit-il. Mais toi, tu as douze ans, tu as droit à un avenir meilleur et tu dois retourner à l'école. Tu iras à Trieste. Tu partiras avec le bateau des Piccini, ils lèvent l'ancre mardi matin à l'aube. À Trieste, ton oncle Franco t'attend, il a dit qu'il était prêt à t'héberger. Tu pourras reprendre l'école en italien et terminer tes études.»

Trieste! Je l'avais vue seulement sur des photos dans le journal. C'était une ville, une vraie ville. Mais une pensée me transperça comme une lame.

«Et papa? S'il revient et ne me trouve pas?»

Grand-père se mit à nettoyer une fente dans la table avec la pointe de son couteau. Il poussa un soupir.

«Ton père... quand il reviendra, nous lui dirons que tu es chez son frère, en sécurité.»

La dernière fois que j'avais vu mon père, j'étais petit; je n'avais aucun souvenir de lui. Il était parti comme marin sur le *Colombo* alors que j'avais un an. Quand la guerre a éclaté, son navire se trouvait en Afrique où il a été capturé par les Anglais avec tout l'équipage. Sa dernière lettre provenait d'un camp de prisonniers en Érythrée. Puis la guerre s'est terminée, les prisonniers ont été libérés et, les uns après les autres, sont rentrés au pays. Pas lui, et déjà cinq ans s'étaient écoulés. Pourtant je m'attendais à ce qu'il réapparaisse d'un jour à l'autre.

«Tu crois qu'oncle Franco a des nouvelles de papa?»

Grand-père a examiné longuement la pointe du couteau.

«Peut-être...» a-t-il répondu, toujours sans me regarder en face.

Je m'agrippais à la table de toutes mes forces, mes mains étaient comme deux arapèdes sur un rocher tandis que je digérais ses paroles. Mes grands-parents étaient ma famille et il me semblait étrange de partir sans eux. Je devais aller vivre chez un inconnu, dans une ville inconnue. Pourtant la pensée de Trieste me réchauffait le cœur: si mon père revenait, on l'enverrait sûrement en Italie, plutôt qu'à Lussino. Et même si pour le moment Trieste n'était pas en Italie, c'était un grand port que mon père pourrait rejoindre facilement.

Je devais aller à Trieste en bateau. Un vrai voyage en mer, comme je n'en avais jamais fait! Rien qu'à l'idée, je sentais l'anguille dans l'estomac se réveiller. Je m'efforçais de l'ignorer.

«Rappelle-toi le plus important, Nicolò: tu ne dois parler de tout ça à personne. Du point de vue des Yougoslaves, c'est une tentative de fuite. Si ça vient à se savoir, nous aurons des ennuis.»

Le premier jour de voyage, tout se déroula très bien. Je m'étais installé au milieu d'une montagne de paquets que quelqu'un avait confiés aux Piccini pour qu'ils les transportent jusqu'à Trieste. Je n'avais avec moi qu'un sac à bandoulière dans lequel j'avais glissé l'unique objet qui provenait de mon père : un pingouin en bois qu'il avait sculpté de ses mains. Il était blanc et noir, avec le ventre tout lisse à force d'avoir été caressé. Quand j'étais petit, j'avais l'habitude d'y passer et repasser le pouce pour m'endormir.

En plus des propriétaires du bateau, il y avait à bord un jeune gars, grand, que je connaissais de vue. Il s'appelait Luigi. Il donnait un coup de main à Piero et tenait le gouvernail, les yeux sans cesse fixés sur la mer, en fumant une cigarette après l'autre.

« Tu attends quelqu'un ? » lui demandai-je.

Luigi posa les yeux sur moi, comme s'il venait juste de s'apercevoir de ma présence au beau milieu des paquets.

« J'espère bien que non, dit-il, semblant se parler à lui-même, sans ôter la cigarette de ses lèvres. Tu vas à Trieste chez ton oncle, c'est ça ? Bravo. Joli petit voyage. Moi, en revanche, je m'enfuis pour de bon, et s'ils me chopent, ils me descendent.

— Tu as des ennuis ? Tu as tué quelqu'un ? »

Il ne répondit pas immédiatement. Il continua à fumer et à me regarder d'un air empreint de mélancolie. Puis il secoua la tête et éteignit le mégot de cigarette, le fourrant dans sa poche en soupirant.

« Je n'ai tué personne et j'espère ne pas être obligé de le faire. Les Yougoslaves m'ont convoqué pour le service militaire. Si j'étais resté, j'aurais été enrôlé dans leur armée. Ils ont forcé mon

frère à s'engager alors qu'on appartenait encore à l'Italie, et il n'est toujours pas rentré. »

Il cracha dans la mer, et conclut :

« Tu as la chance d'être encore un enfant. »

Non, je n'étais plus un enfant. Ma mère était morte juste après ma naissance, mon père avait disparu quelque part en Afrique, et ce bateau m'emportait loin de la maison de mes grands-parents, la seule maison que je connaissais. Tu parles d'une chance !

Les problèmes sont survenus le deuxième jour, au moment d'entamer la traversée du golfe de Quarnero pour rejoindre l'Istrie. Nous étions partis avec le sirocco et la houle. Puis la mer avait commencé à grossir.

« Prends le ris ! » ordonna Piero à sa femme.

Noemi Piccini accompagnait toujours son mari. C'était une personne discrète qui ne se faisait pas remarquer, mais elle avait la réputation d'être une excellente navigatrice : on disait qu'en mer elle avait un sixième sens, et tout le monde la respectait, son mari le premier.

« Il faut d'abord attacher les passagers », répondit Noemi.

Elle s'approcha de moi avec un cordage, le passa solidement autour de ma taille et le noua au mât. Elle fit la même chose avec Luigi et son mari.

Entretemps, le vent avait tourné et devenait sans cesse plus violent. Des vagues croisées frappaient les flancs du bateau, le ballottant de droite à gauche. Je me tenais à une caisse de bois, et dans mon estomac l'anguille se tordait en tous sens pour s'échapper.

«Vers l'île de Galiola! hurla Piero à Luigi en indiquant la silhouette d'un îlot qui surgissait de l'eau. Il y a une jetée, on amarre le bateau et on attend que ça passe!»

Mais sa femme intervint :

«Non, Piero, restons en mer. C'est moins risqué.

— Tu es sûre ? demanda Piero, incrédule.

— Les vagues sont trop fortes. Si nous amarrons à la jetée, elles arracheront les cordages et nous écraseront sur les rochers!

— Noemi, je ne... » essaya de dire Piero, mais Noemi prit le gouvernail des mains de Luigi et le bateau à nouveau pointa sa proue vers la mer.

* * *

Ce soir-là, épuisés mais encore vivants, nous avons débarqué sur une plage déserte au sud de Pula. Je ne m'étais jamais senti aussi fatigué : j'étais trempé et flasque comme les voiles du bateau malmenées par le vent. Les autres n'étaient pas en meilleure condition. Qu'importe, nous étions sur la terre ferme, enfin.

Quelques heures plus tard, tandis que nous faisons disparaître les restes du feu allumé pour le repas du soir, arriva une embarcation à moteur.

Luigi bondit sur ses pieds.

«La milice!» cria-t-il d'une voix étranglée, et il courut se cacher parmi les rochers. Je sentis mon sang se glacer à l'idée de devoir affronter un nouveau danger.

Heureusement, il ne s'agissait pas de la milice yougoslave, mais de gens de Sansego qui allaient à Pula à la recherche d'un dentiste. Pour rejoindre l'Istrie, ils avaient fait le même trajet que nous. Je sentis que c'était la dernière bouffée d'angoisse que mon corps pouvait supporter ce jour-là. Je laissai les adultes à leurs palabres et me jetai sur le sable chaud, serrant très fort le pingouin en bois dans ma besace. Avant de m'endormir, j'entendis les nouveaux arrivés raconter que, en passant devant l'île de Galiola, ils avaient vu le ponton de bois renversé et détruit par les vagues.

«Nous avons bien fait de ne pas nous y amarrer, murmura Piero Piccini.

— Vous pouvez le dire, conclut le capitaine du bateau de Sansego. Parce que, en plus, vous ne seriez pas restés entiers : Galiola est minée. À peine débarqués, vous auriez sauté.»

Cette nuit-là, Piero s'endormit en serrant sa Noemi dans ses bras.

Je n'avais jamais été à Trieste. La multitude de bâtiments, d'automobiles, les bruits, les bateaux, la foule qui allait et venait sur la côte, tout était impressionnant. Piero m'accompagna jusqu'à l'adresse que lui avait donnée grand-père : une petite auberge proche des quais, fréquentée par des pêcheurs et des marins. Je frappai à la porte de derrière.

Si je disais qu'oncle Franco se réjouit de mon arrivée, je ne serais pas tout à fait honnête.

Il ouvrit la porte, m'aperçut, écarquilla les yeux et referma la porte.

Je restai un bon moment à attendre là, dehors, ne sachant que faire, avant que la porte ne s'ouvre de nouveau et qu'oncle Franco, un mouchoir mouillé sur la tête, ne me tire par le bras pour me faire entrer, marmonnant des excuses.

«Mais tu es Nicolò! Évidemment, tu es Nicolò. Imbécile que je suis, tu ne peux pas être Alfredo, tu es Nicolò, entre, et excuse ton vieil oncle gâteux qui ne sait même pas...»

Dans la pénombre de la maison, petite et chichement meublée, luisait sur la table un verre rempli d'un liquide jaune foncé. Oncle Franco prit un autre verre, le remplit d'eau et de jus de citron et le plaça devant le sien. Puis il s'assit face à moi pour mieux me dévisager. Ses yeux couraient sur mon visage comme des mouches affolées.

«Tu es le portrait tout craché de ton père, dit-il en fronçant les sourcils. Je t'ai aperçu là, sur le seuil, avec la tête qu'il avait quand il était petit, comme si trente ans ne s'étaient pas écoulés, deux guerres... et tout le reste. J'ai cru que tu étais un fantôme. Excuse-moi. Je dois arrêter de boire, l'alcool me noie le cerveau ce soir. C'est sa faute, tu vois?»

Et, disant cela, il saisit le verre et le vida d'un coup.

* * *

Mon oncle m'impressionnait : c'était un homme grand et gros, et quand il parlait sa voix faisait vibrer les verres. En réalité, il avait un cœur d'or, une mine d'or cachée sous une montagne de

chair, de muscles et de poils. Il travaillait toute la journée dans l'auberge et n'avait pas de famille; les deux petites pièces de l'arrière-salle lui suffisaient largement.

Il vivait seul et il lui fallut un peu de temps avant de s'habituer à ma présence. Les premiers jours, il sursautait chaque fois que je faisais du bruit.

«Ah, c'est toi, Rafale! J'ai cru que j'avais des souris dans la maison», disait-il en riant.

Il m'avait donné ce surnom, Rafale, comme si j'étais un coup de vent. De fait, mon arrivée devait avoir été comme une bourrasque de bora inattendue qui retourne la voile d'un bateau.

Il n'avait pas une grande expérience des pré-adolescents. Il surveillait que je mange et aille à l'école, pour le reste il ne s'occupait guère de moi. Dès le début, il m'avait autorisé à l'aider dans l'auberge, une fois mes devoirs terminés. Ce n'était pas l'endroit le plus approprié pour un garçon de mon âge, mais je préférais sa compagnie à celle de mes camarades de classe, et j'aimais écouter les conversations des joueurs de carte, tout en lavant les verres ou jetant le marc de café. Quand le dernier client était parti, oncle Franco partageait avec moi ses idées politiques : il s'échauffait, frappait du poing sur la table, maudissait les fascistes, les Allemands, les Yougoslaves et quiconque cherchait à ranger Trieste sous un drapeau unique. «N'oublie jamais, Rafale : le Triestin a dans ses veines du sang tiré des vignes de la moitié du monde. Et ce n'est pas un sang qu'on met en bouteilles!» me rugissait-il en pleine figure alors que je tombais de sommeil.

Et puis il y avait Irma, *la bela mula*², comme l'appelait mon oncle.

Irma vivait dans une pièce au premier étage que lui louait mon oncle pour une somme modique. Elle avait vingt-cinq ans et travaillait dans un atelier de couture. Elle venait d'un village, du côté de Montona, et avec son salaire elle devait aider sa mère et ses frères et sœurs plus jeunes restés au pays. Mais elle en conservait une partie pour se payer des cours d'anglais, parce que, selon elle, dans la vie, plus on connaît de langues, mieux c'est.

«Une seule langue ne suffit jamais, Nicolò. Et dans notre région, deux non plus», me disait-elle souvent.

Oncle Franco avait raison, Irma était vraiment belle : mince comme une aiguille de mer³, elle avait des cheveux blonds et une peau très claire. Tout le contraire de mon oncle, mais quand on les voyait, on aurait juré qu'ils étaient père et fille à la façon dont ils se comportaient.

J'étais à Trieste depuis près d'un mois quand, un soir, Irma me fit un cadeau : une pochette en carton contenant des feuilles bleu ciel et des enveloppes en nombre égal.

«Du papier à lettre, m'expliqua-t-elle. Comme ça, tu pourras écrire à tes grands-parents de Lussino. Cela leur fera plaisir d'avoir de tes nouvelles et ce sera un moyen de rester en contact avec eux.»

2. Littéralement : « la belle mule » en dialecte triestin. Façon de qualifier une belle jeune fille.

3. L'aiguille de mer est une dénomination générique désignant des poissons de mer filiformes aux mâchoires allongées.

La petite cuillère m'échappa des mains et tomba dans la tasse de café au lait. J'étais si peu préparé à recevoir un cadeau que je restai sans voix. Je fixai la chemise en carton, bouche bée.

«Merci», marmonnai-je.

Irma éclata de rire.

«Bois, sinon ça va refroidir ! Où est passée ma corbeille à couture ? »

Quand elle rapportait du travail à la maison, Irma cousait à notre table. Ainsi elle me tenait compagnie tandis que je réchauffais le dîner. Oncle Franco avait peur que je provoque une catastrophe si je restais seul, faire sauter la bombonne de gaz par exemple, ou quelque chose dans le genre.

Tout en cousant, Irma bavardait. Non, ce n'est pas le mot : elle ne bavardait pas, le plus souvent elle me posait des questions.

«Tes parents ne te manquent pas ? »

Irma m'aidait à faire mes devoirs, m'envoyait faire les courses, m'enseignait l'anglais, me conseillait les films à voir, me coupait les cheveux, me lisait les journaux, me cousait des pantalons courts, me réveillait le matin. Je regardais mon reflet dans la tasse de café au lait et me disais qu'elle et mon oncle étaient devenus en peu de temps ma famille. Une famille fragile, improbable et insolite.

«Hé, Nicolò ? Tes parents ne te manquent pas ? »

Je levai les yeux de ma tasse.

«Je ne me souviens même pas d'eux. Maman est morte quand j'avais seulement quelques mois, et papa... je ne l'ai pas vu depuis trop longtemps.

— Tu lui ressembles ?

— Oncle Franco dit que oui, mais je n'ai pas une seule photo de lui. J'ai juste ce pingouin. Il l'a fabriqué quand je suis né.»

Je montrai mon pingouin de bois à Irma et elle le souleva vers la lampe.

«Qu'il est chou», dit-elle.

Elle le posa sur la table, prit son aiguille et se remit à coudre.

«Irma, à ton avis, je ressemble un peu à oncle Franco ?

— Non, répondit-elle en riant. Il faudrait au moins que tu te laisses pousser la moustache !»

Je rougis. Irma s'était-elle aperçue que j'avais commencé à me raser sous le nez ?

«As-tu demandé à ton oncle s'il avait des photos de ton père ? Il en a sûrement conservé du temps qu'ils étaient petits.

— Je lui ai demandé des dizaines de fois. Il dit qu'il a une boîte remplie de souvenirs, mais qu'il ne sait pas où il l'a fourrée. Chaque fois que je lui en parle, il trouve une excuse pour ne pas la chercher.

— Lui non plus n'a pas eu de nouvelles de ton père pendant toutes ces années ?

— Non, répondis-je, la bouche pleine de pain et café au lait. La dernière lettre qu'il a reçue d'Afrique date de novembre 1942.

— Huit ans», dit Irma.

Puis elle se remit à coudre sans rien ajouter, se concentrant sur l'ourlet d'un pantalon. Je savais ce qui lui traversait la tête pendant ce silence.

«De toute façon mon père est vivant. Sinon quelqu'un nous aurait avertis du contraire», m'exclamai-je, chassant les doutes d'Irma comme fait la bora quand elle balaye la mer.